

Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n^o 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babouf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n^o 9; Mesdemoiselles Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

UN ÉTAT.

(FIN.)

Lorsque j'entrai, M. Duv... pliait une lettre que cet homme lui avait sans doute remise, et une larme roulait dans ses yeux; je voulus me retirer. Restez, me dit-il; aussi bien j'avais à vous parler. Je pris un fauteuil à côté du sien: il reprit:

— Vous aimez ma fille, M. Charles, je le sais; je sais aussi que Juliette vous aime. Un homme d'honneur ne viole pas l'hospitalité; vous l'êtes, et je suis certain que des vœux honorables vous ont seules porté à entretenir dans le cœur de ma fille une passion qu'elle eût dû ignorer. Vous êtes riche, Monsieur, et la noblesse de votre naissance... — Croyez, Monsieur...

— Mais en supposant que votre désir soit d'épouser Juliette, je dois vous déclarer, Monsieur, qu'un obstacle que vous paraissez avoir ignoré jusqu'ici s'oppose à cette union. — Lequel? répondis-je. M. Duv... pâlit subitement, passa sa main sur son front, puis, se levant et prenant la mienne, il la serra fortement.

— Et pourtant, dit-il avec l'expression du regret, il m'eût été bien doux de vous appeler mon fils.

Il me laissa seul, en proie à la plus amère inquiétude, cherchant en vain le mot de cette énigme bizarre dont personne n'osait me donner la solution. Je passai près du salon sans oser y entrer.

Dans la cour, je vis l'homme dont j'ai déjà parlé occupé à peindre en rouge plusieurs pièces de bois longues et équarries. Auprès de lui deux enfans roulaient en chantant un panier rouge aussi, d'une forme singulière et que je n'avais pas remarqué jusqu'alors dans la cour. — La nuit suivante fut affreuse. — N'osant, ne voulant interroger personne, je me demandais en vain quel pouvait être ce mystère qui venait briser si violemment cet avenir de bonheur auquel je croyais toucher deux jours auparavant. — Mille suppositions effrayantes se croisaient dans mon cerveau; toutes, je dois l'avouer, me ramenaient à cette idée fixe et implacable: INFAMIE!!!

Et quel crime, quelle tache supposer à cet homme que, depuis trois mois, je voyais paisible, heureux de la joie des siens et sans cesse occupé du bonheur de sa famille, partager toutes les affections de son cœur entre son épouse et sa fille; combler de soins et d'égards un jeune homme que le hasard (à ses yeux du moins) avait amené près de lui. A moins, pensai-je, qu'une flétrissure héréditaire ne vienne imprimer la honte à ce front courbé sous les années, qu'un sceau réprobateur n'ait stigmatisé déjà ce nom auquel, la veille encore, j'eusse été fier d'associer le mien?... Je m'y perdais.

Dans notre réfectoire, je trouvai, le matin, plusieurs de mes amis qui parlaient de la nouvelle du jour.

Nos lois, disait l'un, sont affreuses: tarir ainsi goutte à goutte dans les veines de l'homme qu'un

instant d'égarément, qu'un éclair de vertige a poussé au crime, ce sang qui fait battre un cœur généreux, c'est horrible ! et cette mort de tous les instans, lente agonie qui commence au banc de la cour d'assises pour finir sous la hache du bourreau ; cet appareil jeté sur la place ; cette foule stupide qui vient là voir tomber une tête, afin d'avoir quelque chose à conter le soir à la veillée ; tout cela est plus horrible encore : croyez-moi, Messieurs, l'humanité bénira celui dont la main courageuse viendra quelque jour déchirer de nos codes cette page de sang : LA PEINE DE MORT.

—Fort bien, vint répliquer un autre, laissez faire le philanthrope, et demain, comptant sur l'abolition de cette peine, horrible je l'accorde, mais juste et nécessaire, demain, dis-je, l'incendie jettera ses brandons sur votre toit, le meurtre vous attendra à l'angle de la rue ; car alors la société n'aura pas de TALON, et le meurtrier, l'incendiaire, plus de frein.

— Plus de frein ! et vos bagnes ! mort anticipée, plus hideuse cent fois que le fer du bourreau ; vous comptez pour rien la répression des bagnes ? horreur !

Je demandai ce qui avait amené cette discussion, on me remit un journal, et je lus :

« La cour de cassation ayant rejeté le pourvoi de Jacques Lefèvre, dont le recours en grâce, adressé par le jury à S. M., est demeuré sans résultat, la sentence sera exécutée samedi prochain, à midi, sur la place du grand marché de M... On assure que depuis sa condamnation, 10 juin, ce malheureux reçoit chaque jour de nombreuses visites, et s'entretient avec l'abbé Dan..., qui lui prodigue les secours de la religion. »

On me raconta l'histoire de cet homme. C'était un ancien militaire, devenu fermier de M. Victor L... Ayant remarqué que sa femme se rendait souvent au château sans prétexte, et que M. de L... dirigeait presque toujours ses chasses du côté de sa ferme, il soupçonna entr'eux une liaison dont il acquit bientôt la preuve ; il résolut sur-le-champ de se venger, se rendit au château dans ce dessein, et offrit un duel à M. de L..., qui le fit chasser de chez lui.

Le surlendemain un cadavre fut trouvé sur le chemin de la ferme : c'était celui de M. Victor de L...

Lefèvre, arrêté, avoua son crime ; il avait passé une journée entière à l'attendre : je lui ai encore offert de se battre, disait-il, le lâche a refusé, je l'ai tué.

Réfléchissant sur la fatalité qui avait conduit cet homme de la vertu au crime, d'une existence heureuse à l'échafaud, je me rendis chez M. Duv..., déterminé à provoquer de sa part une franche et complète explication. Les dames étaient pour deux jours à la campagne, et M. Duv... était sorti dès le matin, sans qu'on sût l'heure à laquelle il devait rentrer. On avait au reste renvoyé le cabriolet, afin qu'il pût

me servir, si je désirais rejoindre Juliette et sa mère, ainsi qu'elles m'en avaient fait prier.

Je suivis le cours sans y penser ; je me trouvai près de la maison d'arrêt de la ville, gigantesque prison, bâtie, je crois, sur les ruines de quelque château du moyen-âge, dont elle conserve encore aujourd'hui quelqu'apparence. L'idée de voir ce malheureux dont la vie était maintenant si bornée, que chaque minute poussait avec tant de rapidité vers le néant, passa comme un éclair dans mon esprit ; et puis, je ne sais quelle inexplicable sensation me portait à faire pénétrer dans cette âme que l'injustice sociale avait desséchée, quelque pensée religieuse et consolante, quelque espoir d'une justice plus haute, d'un avenir moins horrible ; un rien m'eût fait pleurer à cet instant. J'entrai.

Le geôlier, gros homme que je trouvai lisant un journal dont la blancheur équivoque accusait assez l'origine, ôta son bonnet de laine bleue à mon uniforme et s'enquit respectueusement du motif de ma visite.

—Je voudrais voir Lefèvre, répondis-je. — Votre passe ? — Je n'en ai point. — Fâché de ne pouvoir vous satisfaire ; mais vous comprenez que la consigne..., d'autant plus qu'il est en ce moment avec le bourreau.

—Le bourreau ! m'écriai-je, déjà le bourreau ! c'est donc aujourd'hui ? — Non, demain ; mais il avait sans doute quelque grâce à demander : de n'être pas disséqué peut-être, ou bien sa croix (il était décoré), ou ses cheveux ; que sais-je moi ? Au surplus, il se trompe, car notre bourreau donne aux pauvres tout ce qui lui revient de ces affaires là ; tenez, il descend ; si vous voulez le voir ? un homme superbe, ma foi ! — J'étais déjà bien loin.

Le lendemain, me rendant à l'état-major, la foule qui obstruait les rues adjacentes à la place du grand marché, me força de m'arrêter un instant.

Une charrette, escortée de quatre gendarmes à cheval, sillonnait lentement le peuple. C'était Lefèvre que l'on conduisait au supplice. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant à l'un des côtés du condamné, le même homme que j'avais vu dans la cour de M. Duv... : un frisson parcourut tous mes membres à la vue de cet homme : j'eus froid.

J'avais, jusqu'à ce jour, éprouvé la plus profonde horreur pour ces sortes de spectacle, la veille encore, le seul nom de bourreau m'avait fait fuir, et cette fois cependant je me sentais entraîné autant par une force intérieure que par le flot populaire, qui, de chaque rue, vomissait la foule sur la place. Des femmes parées encombraient les balcons, il y avait du monde jusque sur les toits. J'entendais une rumeur sourde produite par ce géant aux dix mille voix, peuple insouciant et curieux qui venait là, à

l'heure fixe, voir mourir un homme. C'était horrible!
— c'était beau!

Midi sonna... Et il se fit tout-à-coup un si morne silence, qu'on eût dit que la première vibration de la cloche avait tout pétrifié, acteurs et spectateurs de ce drame sanglant.

Je levai les yeux. — Le patient, après avoir baisé le crucifix, détacha de sa boutonnière un ruban rouge qu'il remit à l'ecclésiastique. — On l'attacha.

Alors un homme vêtu de noir s'avança sur l'estrade aux piliers rouges.

Cet homme, c'était le BOURREAU, M. DUV...!!!

Je quittai la ville de M... deux jours après.

Six mois plus tard, je lus, dans un journal de province, l'article suivant :

« M. Duv..., dont la fille a pris le voile aux Augustines il y a quelques mois, vient de laisser vacante, par sa mort, la place d'exécuteur des hautes-œuvres du département de la Ch... »

LES VAGUES BLEUES.

I.

« Il venait là naguère à mes côtés s'asseoir :
« Oh ! qui me les rendra ces heures fugitives
« Où j'écoutais bruir, dans le calme du soir,
« De son chant les notes plaintives!... »
Et sur la vague bleue, où sa nacelle errait,
La malheureuse pleurait.

II.

« Appuyé sur sa rame, il parlait d'avenir.
« Les yeux brillans d'amour, le cœur plein d'espérances,
« J'étais heureuse alors ; je vivais pour bénir
« Nos fantastiques alliances... »
Et sur la vague bleue, où sa nacelle errait,
La malheureuse pleurait.

III.

« Oh ! qui me le rendra ? Sur ce lac, bien souvent,
« Ma main s'est reposée entre ses mains brûlantes ;
« Mais là je n'entends plus que le souffle du vent,
« Que le bruit des algues tremblantes... »
Et sur la vague bleue, où sa nacelle errait,
La malheureuse pleurait.

IV.

« Il enviait la gloire : à notre amour si pur
« Elle opposa bientôt sa brillante auréole...
« Tranquille, à mes côtés, sur son aile d'azur,
« A sa place un papillon vole... »
Et sur la vague bleue, où sa nacelle errait,
La malheureuse pleurait.

Sylvain BLOR.

Ghêâtres.

C'est un terrible métier que celui de vaudevilliste quand on s'est imposé l'obligation de fouiller dans le cœur humain et de trouver un drame avec son nœud, sa péripétie et son dénouement à l'aide de ces petites passions, de ces légers caprices, de ces imperceptibles mouvemens d'amour-propre ou de coquetterie qui nous tiraillent incessamment, nous qui feignons de ne craindre que les émotions qui bouleversent et tuent.

Tel est pourtant ce sorcier de Scribe. Sans sujet donné, il fait un vaudeville ; un mot lui suffit, une pensée lui fournit une scène ; en écrivant celle-ci, il trouve la suivante, qui lui inspire la troisième, puis la quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dénouement, qu'il clôtüre sans se rappeler lui-même par quel chemin il a passé.

Tout ce que vous dit ce maudit homme est impossible, et pourtant on y croit. Il parle si bien ! il est si drôle, si naïf, si vrai dans ses mensonges, si original dans ses manières, si varié, si entraînant, que nous lui donnons raison de la voix et des mains, quand notre conscience nous crie que nous venons d'avoir à faire à un charlatan, à un fourbe, qui nous a escamoté notre raison pour nous entraîner dans le piège.

Analysez la plus grande partie de ses ouvrages, ôtez-en l'esprit, et vous verrez ce qu'il en restera. Le fond chez lui n'est rien ; c'est toujours par la forme qu'il se sauve et vous persuade, pareil à la coquette qui corrige ses défauts à l'aide du fard et de l'adresse de sa modiste... C'est un bien dangereux sorcier que maître Scribe.

Par exemple, aujourd'hui, qu'est-ce que son GARDIEN ? Un homme qui doit de la reconnaissance à un vieux mari dont la femme est près de faillir, et qu'il sauve d'une chute déshonorante... C'est tout... Faites-moi maintenant un vaudeville en deux actes avec cette donnée... Brrr ! Mais êtes-vous Scribe ? vous ajouterez à votre canevas une jeune fille ingénue qui se prend de belle passion pour un roué coquin, faiseur de victimes ; vous jetterez en travers de cette candeur de créole qui veut toujours se marier un amour naissant combattu par le devoir ; vous sèmerez votre dialogue de mots heureux, gais, spirituels, inattendus ; vous ferez naître quelque quiproquo scabreux qui d'abord nous causera de l'émotion, puis nous fera rire aux larmes ; et lorsque vous aurez jaccassé avec votre public pendant deux petites heures, vous lui direz : C'est fini ; ouvrez les yeux, et sortez. Voilà Scribe, voilà son public, celui qu'il s'est créé, celui qui l'adopte, celui qui l'aime ; car le drôle l'a souvent bien amusé.



LE GARDIEN a obtenu un brillant succès; et cette fois les interprètes de l'auteur n'ont rien ôté à l'esprit de son dialogue. Prudent a joué avec dignité, avec chaleur, le rôle très-difficile de Daniel; cette création lui fait grand honneur. Rousseau a été trop amoureux et pas assez libertin; c'est un roué qui aime deux femmes à la fois; vous voyez bien qu'il n'en aime aucune. Du reste, Scribe et Bayard sont ici un peu coupables. Le caractère de Varade n'est pas assez nettement dessiné. M^{me} Faivre s'est tirée avec bonheur de quelques passages fort périlleux du rôle d'Aurélié. Quant à M^{me} Herdliska, elle a donné une naïveté si vraie, une candeur si touchante à la jeune créole, que le public par ses applaudissemens lui a répété dix fois dans le courant de l'ouvrage: c'est bien cela; voilà le caractère que nous nous attendions à voir, car nous avons lu INDIANA.



CHRONIQUES LYONNAISES.

LES PAPIERS WEYEN jouissent depuis long-temps à Paris d'une réputation justement méritée. Pas un homme du monde, pas une petite-maîtresse qui écrivent une lettre d'affaire ou un billet d'amour sur un autre papier; et cette vogue est destinée à durer long-temps, comme toute vogue basée sur ce qui est bien. Lyon ne devait pas rester en arrière de la civilisation parisienne, car, à Lyon aussi, il y a des hommes du monde et des petites maîtresses. La maison Weynen l'a senti, et a envoyé dans nos murs un de ses ambassadeurs-plénipotentiaires avec une cargaison complète des papiers si jolis qu'elle fabrique. C'est une bonne fortune que nous nous empressons d'annoncer à tout ce que notre ville renferme d'élegant dans les deux sexes, et nous sommes certains qu'avant peu on n'écrira plus à Lyon que sur du papier WEYEN. (Voir aux annonces.)

— L'EUROPE LITTÉRAIRE, qui est sans contredit le plus beau monument périodique élevé à l'art, considéré dans toute sa portée, vient d'achever son premier trimestre, et les encouragemens des gens de goût ne lui ont point manqué. Dans notre prochain N^o, nous consacrerons un article à cette entreprise éminemment nationale.

— On annonce pour vendredi la première représentation de Bocage, dans ANTONY OU LA TOUR DE NESLE, et pour samedi au plus tard, le premier début de

M^{me} Casimir. C'est trop à la fois, car le succès de l'un ne peut manquer de nuire au succès de l'autre, sous le rapport des recettes s'entend, car, sous celui de l'art, le trône est assez grand pour être partagé.

— Finart a été fort applaudi dimanche à côté de M^{me} Lecomte dans un pas fort joli, et que ces deux artistes ont parfaitement exécuté.

— On nous offre ce soir au Grand-Théâtre, la reprise du PRÉ AUX CLERCS. Espérons que cet ouvrage obtiendra, plus encore que dans sa nouveauté, le succès qu'il mérite sous tous les rapports.

— La société littéraire instituée sous le nom de CAVEAU LYONNAIS, et que la politique, ennemie mortelle de l'art, avait fait suspendre depuis quelque temps, vient d'être reconstituée, et a tenu dimanche sa première séance. Nous reviendrons souvent sur cette réunion qui crée à Lyon un centre commun pour tous les amis de la littérature et des arts, et nous nous ferons un plaisir de publier à l'avenir les pièces les plus remarquables des auteurs qui la composeront.

MODES.

La vogue des tissus de paille augmente chaque jour. Les jeunes dames adoptent particulièrement la paille de riz; les demoiselles font usage de la capote de paille à jour, dite à agrément. Les chapeaux et capotes de paille à jour sont toujours doublés; les passes sont échanrées, formant bien le rond autour de la figure, et laissant à découvert toute la partie supérieure du front.

On met en dedans des robes des fichus à grands cols renversés et garnis d'une ruche.

Les dames qui vont à la campagne font faire des guêtres en satin turc, doublées en soie, pour remplacer les brodequins qui sont plus habillés.

ANNONCES.

— Jeudi on donnera au Cirque des Brotteaux une représentation véritablement extraordinaire au bénéfice de mademoiselle Adélaïde Tourniaire. Au milieu des exercices d'équitation les plus variés et les mieux choisis, l'intéressante bénéficiaire paraîtra avec tout le charme qui la distingue dans FLORE ET ZÉPHIRE et dans une scène de BAYADÈRE. Cela seul est plus que suffisant pour attirer la foule.

Papeterie Weynen
rue neuve St-Marc N^o 10
PLACE DES ITALIENS

Le voyageur de la maison Weynen vient d'arriver dans cette ville avec un bel assortiment de Papiers à lettre de divers formats et nuances, Cire et Pains à cacheter de couleur et transparents.

Il a ouvert sa vente, hôtel du Nord, rue Lafont, au 1^{er}.